

Présentation : Engagement social et communautés d'allégeance

François Paré

Engagement social et communautés d'allégeance
Numéro 36, automne 2013

URI : id.erudit.org/iderudit/1029374ar

DOI : [10.7202/1029374ar](https://doi.org/10.7202/1029374ar)

[Aller au sommaire du numéro](#)

Éditeur(s)

Les Presses de l'Université d'Ottawa et Centre de recherche en
civilisation canadienne-française

ISSN 1183-2487 (imprimé)
1710-1158 (numérique)

[Découvrir la revue](#)

Citer cet article

François Paré "Présentation : Engagement social et
communautés d'allégeance." *Francophonies d'Amérique* 36
(2013): 9–11. DOI : [10.7202/1029374ar](https://doi.org/10.7202/1029374ar)

Tous droits réservés © Francophonies d'Amérique, 2015

Ce document est protégé par la loi sur le droit d'auteur. L'utilisation des services d'Érudit (y compris la reproduction) est assujettie à sa politique d'utilisation que vous pouvez consulter en ligne. [<https://apropos.erudit.org/fr/usagers/politique-dutilisation/>]

érudit

Cet article est diffusé et préservé par Érudit.

Érudit est un consortium interuniversitaire sans but lucratif composé de l'Université de Montréal, l'Université Laval et l'Université du Québec à Montréal. Il a pour mission la promotion et la valorisation de la recherche. www.erudit.org

Présentation
Engagement social et communautés d'allégeance

FRANCOPHONIES
D'AMÉRIQUE

François Paré
Université de Waterloo

SILEUR EXISTENCE est aujourd'hui incontestable sur les plans politiques et anthropologiques, leur vitalité l'est sans doute beaucoup moins, et les sociétés francophones d'Amérique ne sont donc pas faciles à situer sur la carte du continent. Certes, leurs géographies imprécises et les flottements identitaires qui les animent peuvent dénoter une ubiquité subtile dans un monde en constante ouverture sur l'altérité. Néanmoins, ces sociétés font aussi face à un avenir incertain, car sans cohésion et sans permanence, elles présentent souvent une fragilité existentielle dont il est difficile de prédire l'incidence. Dans le contexte minoritaire, cette indétermination structurelle répond à une variété de causes plus ou moins claires, parmi lesquelles on notera selon le cas la pauvreté des institutions sociales, la colonisation, l'absence de tout territoire géographique de référence et le nomadisme identitaire inhérent aux cultures et aux langues en contact.

Partout, le rôle des individus dans le développement d'une société vivante et viable est crucial, puisque la cohésion même de la culture repose sur un ensemble de sujets placés au jour le jour devant des choix déterminants concernant l'action et les représentations collectives. Être francophone en Amérique, c'est donc avant tout le résultat d'une affirmation délibérée, d'un vouloir-être explicite qui, faute de s'inscrire tout naturellement dans un territoire consensuel clair, marque néanmoins du principe de sa dissidence la quotidienneté des rapports avec les autres. Dans la rue, dans les bureaux, au marché, à l'école, à l'hôpital, entre amis, une différence s'impose ainsi, sans pour autant former une totalité intelligible. Seul de son espèce, l'individu ne sait pas si l'affirmation de sa différence linguistique aura une portée au-delà du geste symbolique, mais il comprend qu'il lui faut donner sens à ses communautés d'allégeance.

La modestie du geste n'a donc pas d'importance dans cette négociation. Les minoritaires ne sont-ils pas habitués à se contenter de peu ?

Les interrogations soulevées dans ce numéro de *Francophonies d'Amérique* se situent dans la continuité du dossier thématique sur l'engagement communautaire, préparé en 2010 par François Charbonneau, et publié dans le numéro 30 de notre revue. Si, comme le disait Charbonneau dans son texte de présentation, les grandes revendications d'autrefois semblaient alors épuisées, c'est que la lutte pour la survie des communautés minoritaires s'était transformée en une gestion de l'existence journalière : « La francophonie canadienne est maintenant ailleurs, dans ce que l'on pourrait appeler l'aménagement de sa quotidienneté. La recherche universitaire semble avoir pris acte de ce changement » (p. 10). Or, s'il est vrai que les choses ont bien changé en ce qui a trait à l'engagement sociocommunautaire et à la conception des identités, cette mutation remonte néanmoins à des modèles antérieurs de mobilisation politique, littéraire, éducationnelle et, plus largement, sociologique, sur lesquels il est possible aujourd'hui de se représenter les collectivités francophones du continent. C'est ainsi que l'article de Martin Meunier, Sarah Wilkins-Laflamme et Véronique Grenier nous amène à reconsidérer, statistiques à l'appui, l'érosion de l'engagement religieux chez les Franco-Ontariens. Plus au sud, dans la Louisiane aux multiples identités, l'étude que propose Marc Gonzalez de l'ethnonyme *Cadjins*, dans la foulée du livre de Joseph Yvon Thériault sur le mythe d'Évangéline en Amérique¹, souligne de façon très précise l'importance des représentations collectives dans la formation et l'épuisement éventuel des identités. De la même manière, mais à moindre échelle, dans l'article d'Andréane Gagnon, il est facile de constater que les interventions de Richard Hudon dans la mouvance ouvrière franco-ontarienne des années 1980 évoquent une histoire du discours social en Ontario français à partir non plus des écrits journalistiques, mais du travail des acteurs sur le terrain. Or ces militants s'appuyaient largement sur un ensemble de définitions exemplaires de ce qu'est le « minoritaire » et ce que signifie ce terme dans l'ordre de la parole. La littérature met alors en scène pour Vincent Bruyère une fonction de théorisation des rapports de pouvoir qui sert de fondement à une subjectivité agissante. Par ailleurs, l'article

¹ Joseph Yvon Thériault, *Évangéline, contes d'Amérique*, Montréal, Québec Amérique, 2013.

que consacrent Sébastien Savard et son équipe au déploiement des soins de santé et des services sociaux au sein des communautés francophones minoritaires au Canada montre la survivance de modèles d'engagement inspirés de la vie rurale, qui entravent la participation efficace des professionnels aux milieux qu'ils servent, alors que devraient émerger des modes de soutien mutuel plus propres aux sociétés actuelles. Enfin, dans la Caraïbe et sans doute bien au-delà, selon l'optique offerte par Jean Jonassaint dans ces pages, le regard jeté par Aimé Césaire sur l'histoire haïtienne continue de déterminer profondément la lecture non seulement de son œuvre poétique, mais aussi de ses actions en tant qu'homme politique et intellectuel martiniquais. Le présent numéro se termine sur la bibliographie annuelle des ouvrages et des thèses, préparée, cette fois, par Frances Ratelle.

Comme on peut le constater, ce numéro de notre revue se fonde sur une conception très large des sociétés francophones d'Amérique, d'Haïti jusqu'au Canada français en passant par la Louisiane. Chacune de ces régions a su mener ses propres luttes au cours des années, répondant à des objectifs singuliers de vigilance identitaire et d'action communautaire, tout en soulignant, encore et encore, la nécessité d'une fidélité à soi et d'une présence concrète au sein des enjeux qui motivent l'espace sociopolitique continental.

Enfin, je tiens à profiter de l'occasion pour remercier notre collègue de l'Université Laurentienne, Gratien Allaire, dont le travail assidu à la gestion et la gouvernance de la revue *Francophonies d'Amérique* au cours de nombreuses années a permis à ce périodique d'être ce qu'il est aujourd'hui : viable, professionnel, pertinent. Par son intelligence, son dynamisme et sa très grande connaissance des communautés francophones éparpillées sur ce continent, le professeur Allaire a pu assurer à la revue une envergure toujours accrue. Gratien Allaire a quitté ses fonctions au sein du conseil d'administration de *Francophonies d'Amérique*, mais il est clair que son travail et sa fidélité continueront de se faire sentir. Nous l'en remercions du fond du cœur.